

Le statut liminaire du personnage principal dans l'œuvre begaguienne

Béni ou le paradis privé

The liminar status of begaguien novel's principal personage

Béni ou le paradis privé

Dr Zoulikha NASRI

Université de Bejaia (Algérie) ; nasri_z@yahoo.fr

Date de soumission : 07.05.2021 – Date d'acceptation : 07.05.2021 – Date de publication : 19.05.2021

Résumé — Le travail que nous menons ici autour de la question de la liminalité a pour origine la lecture de *Béni ou le paradis privé* (1989) d'Azouz Begag. Appliqué comme outil d'analyse du personnage, ce concept issu de la réflexion de Van Gennep ([1981] 1909) sur les rites de passage permettra de comprendre à travers le texte de l'auteur franco-algérien la situation dans laquelle se retrouvent les « enfants de la postcolonie ».

Mots-clés : *postcolonialisme, immigration, personnage, liminalité, autofiction.*

Abstract — The reflexion conducted here about the liminality notion has for origin the begaguien novel's, *Béni ou le paradis privé* (1989). Applied as a reading grid, this concept of Van Gennep ([1981] 1909) exploited in anthropology's domain, precisely around passage rites, will help us to understand through author French-algerian's text the not easy situation of the postcolonie's childrens.

Keywords : *Postcolonialism, Immigration, Personnage, Liminality, Autofiction.*

Introduction

Pour beaucoup d'entre nous, la double identité et l'épanouissement de soi font chambre à part. Pourtant, le personnage d'Azouz Begag dans *Béni ou le paradis privé* a tout l'air de les contredire. Malgré toutes les difficultés qu'il rencontre et toutes les « tentatives d'assassinat » commises contre lui, il s'efforce de convaincre tous ceux qui sont persuadés du contraire que l'appartenance à une double culture ne divise pas un individu. Étant franco-algérien, Béni pratique un discours destiné à assaillir l'idée communément admise qui consiste à penser l'entre-deux en termes de conflit.

La forme autofictionnelle ou autobiographique du récit constitue une preuve supplémentaire dans la mesure où l'auteur voudrait qu'on y voie le produit d'une histoire sérieuse.

C'est donc à la lumière de ces considérations que nous tenterons d'expliquer le point de vue exposé dans le corpus ici choisi.

1. Français, mais pas assez !

Rappelons-le, la *liminalité* ou la *liminarité* que l'anthropologie considère comme une phase de transition a été utilisée par Marie Scarpa (2009) pour expliquer qu'un *personnage liminaire est une figure bloquée sur le seuil d'une frontière*. Sauf que c'est

Le statut liminaire du personnage principal dans l'œuvre begaguienne

là que le bât blesse. Autant le signaler d'emblée, la leçon que le narrateur autobiographique en tire est qu'il a beau faire, beau parler, sa passion pour ce pays sera toujours associée à une tension dont la sémantique est celle d'un amour voué à l'échec, à la mélancolie :

« France et André, ou Dédé pour les amis : voilà un accord naturel et harmonieux. Ben Abdallah et France ! tout de suite ça sent l'agression, l'incompatible » (p. 44).

On l'aura peut-être compris, montrer que Béni ne parvient pas à aller au-delà de cette « sous-France » humiliante à laquelle on le condamne est le fil conducteur de notre réflexion dans cette première partie.

Pour mieux saisir l'étroitesse d'un raisonnement que les enfants de l'entre-deux cultures jugent erroné, voici une suite d'événements qui, outre le fait de répandre la lumière sur les raisons d'une déception, provoquent nécessairement des réactions sous forme d'éclats de rire.

Ce que l'on aperçoit dès la première page peut nous fournir un point de départ. La fascination pour la France que ressent le narrateur dont le « Je » se révélera être Ben Abdallah est incontestablement un argument de taille contre ses détracteurs. On l'imagine et on le ressent cet amour à bras le corps. L'excitation que cette femme aux yeux « *bleu blanc rouge* » lui fait éprouver le plonge dans un état d'ivresse verbale qui passe crescendo de l'ironie envers « *soi-même* » :

« Noël et son père barbu ne sont jamais rentrés chez nous, et pourtant Dieu sait si nous sommes hospitaliers ! » (p. 7)

au blasphème :

« Jamais de sapin-roi-des-forêts devant la cheminée, de lumières multicolores et d'étoiles scintillantes qui éclaboussent les yeux des enfants, encore moins de crèches avec des petits Jésus et des moutons en chocolat. Rien du tout. Et tout ça parce que notre chef à nous c'est Mohamed. Dans son bouquin, il n'avait pas prévu le coup du sapin et des cadeaux du 25 décembre. Un oubli comme celui-là ne se pardonne pas facilement. On aurait presque envie de changer de chef, du coup, pour faute professionnelle ! » (p. 7)

Le discours blasphématoire qu'il profère à l'endroit du prophète musulman ne laisse aucun doute sur le motif de sa mise en usage : on y voit une tentative d'aller-vers. D'ailleurs, dès son apparition sur scène, le narrateur franco-algérien donne une assise certaine à ce *Moi français* qu'il désire faire être :

« — Ils avaient trouvé le titre Petit Papa Noël chanté par Tino Rossi. Moi aussi je la connaissais cette chanson » (p. 12).

Et comme la persuasion aime être étayée par une bonne preuve, il se met à chanter *Mon beau sapin* (p. 23). L'engouement pour la culture française, comme on peut

le remarquer, est tel qu'il n'y a pas de lutte morale dans l'âme de Béni. C'est en effet le cas puisqu'il est totalement sous l'emprise d'un sentiment passionnel pour cette France ensorcelante sur laquelle il continue toujours à porter le regard du petit émerveillé qu'il fût. Enfant, il savait déjà qu'il ferait n'importe quoi quitte à lutter contre soi pour lui appartenir. Depuis rien n'a pu faire mourir le coup de foudre né de cet instant d'émerveillement, d'enchantement.

Dans son âme et dans son cœur, la France est à jamais gravée sous les traits d'une fée ; y pénétrer dans cet univers de conte, y faire partie signifie pour lui être du bon côté. Se lover dans son giron, c'est se garantir une place permanente dans cet espace édénique qui donne au rêve l'apparence de la réalité. Le lien avec le premier terme du titre du roman ne saurait être plus évident : *entrer dans le jardin d'Eden, c'est se compter parmi le bon grain*. Sa volonté est donc de faire en sorte qu'aucun motif quel qu'il soit ne puisse le convaincre de revenir sur ses pas. Surtout pas les idées rétrogrades de son père :

« — *Entre France et mon père, j'ai choisi la blonde. J'en ai eu marre de ces discussions de pauvres, des projets de retour au bled, du camion Berliet, des sous, du mariage avec une Arabe blanche ou noire* » (p. 110)

et encore moins celles dont le son rappelle la religion :

« — *J'en avais marre. J'ai pris le coran de ma chaîne entre mes doigts et je l'ai posé sur la table* » (p. 109)

ou, comme dirait Voltaire, « *sa sœur jumelle, la superstition* » :

« — [...] *ma mère a enfoui dans mon oreiller, sous mon matelas, dans la doublure de ma veste, dans mon cartable d'école, dans le col de mes chemises, de minuscules sachets de tissus scellés par une cordelette, protégeant un morceau de papier presque banal. Sur ce coin de page de cahier, une main experte a écrit à l'encre noire des choses en arabe, paroles de pureté prononcées par Mohamed il y a déjà plusieurs siècles [...]. Mais je croyais pas tellement à ces histoires* » (p. 37).

À son entourage il ne cesse de le rappeler :

« — *La guerre d'Algérie est finie. Faut sortir des abris* » (p. 164).

La France, personnifiée par sa camarade de classe, exerce ainsi sur lui une attraction pour le moins qu'on puisse dire, extraordinaire :

« — *Et France à mes côtés, la chevelure éclose, bruissant comme les notes de musique du clavecin, un joli déshabillé transparent et pur en guise de pétale* » (p. 119).

Pour le suggérer, l'auteur file la métaphore florale qui en dit assez sur les atouts de cette femme-fleur qui remplit les poumons de Béni de l'odeur de l'extase. Enivré de son parfum, le narrateur sous le coup de l'enchantement déclare :

Le statut liminaire du personnage principal dans l'œuvre begaguienne

« — J'avais en face de moi, en chair et en os, seul à seul, l'amour de ma vie, celle pour qui j'étais prêt à quitter mes parents et tous les Arabes du monde. Une blonde aux yeux de jade qui faisait ma lumière » (p. 151),

persiste et signe :

« — J'ai couru de tout mon corps vers ma France [...]. J'ai serré encore plus ma France dans mon rêve et je me suis tourné en sens inverse pour ne rien voir » (p. 158-160).

Il est important de noter que le nom de « *la trop aimée* » est précédé du possessif « *ma* ». Cette combinaison connoterait que l'amour de cette terre est entré dans sa chair. On devine évidemment les conséquences tragiques qu'engendre ce type de liaison avec « l'ennemi ». Le « — *Tant pis, j'avais décidé d'aller vers France* » (p. 161) évoque l'idée d'un mécontentement exprimé par les siens :

« — Décidément, j'étais devenu un marginal à la maison depuis que mon cœur battait au rythme de la blonde aux yeux d'azur [...] Pas la peine d'insister, la rupture était consommée » (p. 118-119).

Mais l'accusation de « *retournement de veste* » ne semble pas affecter sa détermination puisque l'oxymoron employé dans ce passage :

« — Dans mon cœur, Schéhérazade n'est pas. Il y a une Française » (p. 120)

révèlerait le désir d'un être pour qui le nom de France se conjugue avec Éros.

Il ne fait pas de doute que dans son esprit, l'identification Béni/Français ne doit souffrir d'aucun déni de reconnaissance.

— Doit-il le crier sur tous les toits ?

— Doit-il rappeler à tous instant qu'il est à la fois Algérien et Français ?

Or, le drame de sa vie est que sa dulcinée ne l'aime pas en retour. Il sait à présent, après avoir subi les assauts de la discrimination raciale, que l'amour de la France est voué à une impossible réalisation. Il a compris avec le temps que son existence dans le pays des blancs n'a de réalité qu'en tant qu'être nié dans son droit à l'égalité :

« — Je savais bien que tu n'étais pas amoureuse de moi, parce que j'étais un peu gros et pas très beau gosse et que tu préférerais les jolis garçons, mais je suis sûr que ça allait venir. Dommage, monsieur le Temps m'a fait un croche-patte » (p. 101).

Ces affirmations que l'auteur place dans la bouche de son personnage disent ce qui nous semble devoir être un des enjeux essentiels de ce récit : *l'échec de l'intégration*.

D'après Béni, il ne faudrait pas s'interroger sur le pourquoi de ce rejet – quoi qu'il fasse, l'enfant de parents immigrés demeurera aux yeux des Français l'incarnation de l'étranger.

Des énoncés pareils derrière lesquels on entend parler l'auteur apparaissent tout au long de l'œuvre avec une fréquence remarquable. Dans l'un de ses écrits théoriques, Azouz Begag précise qu'

« en France, le rapport à l'étranger fonctionne toujours sur le mode de la domination : pauvre, besogneux, l'immigré incarne le sous-prolétaire soumis économiquement et culturellement, pas par hasard puisque cette image a été produite par le couple dominant-dominé. Nord-Sud, hérité de "la mission civilisatrice de la France" de l'époque coloniale. Il perdure toujours. Aujourd'hui, dans l'imaginaire collectif, les immigrés sont facilement amalgamés aux Arabes, aux musulmans, aux Africains, soit à des gens de couleur, reconnaissables physiquement et socialement. On en oublie qu'un Américain, un Suédois ou un Islandais qui vit et travaille en France peut aussi être un immigré, un étranger » (2003, p. 22).

C'est précisément cela que ressent Béni qui attribue son malaise aux failles du modèle d'intégration français. L'école de Jules Ferry, rapporte Béni, est la première instance à le sanctionner à cause de son nom qui, selon ses lois esthétiques, est jugé laid :

« — J'ai commencé à vouloir changer de prénom à cause de l'école. Les profs n'arrivaient jamais à prononcer correctement le mien, soi-disant parce qu'ils n'avaient pas l'habitude. Mon œil, oui ! Moi je crois plutôt que c'était pour faire rire la classe » (p. 40).

Le public scolaire, ajoute-il, est le premier à lui donner l'impression d'être un personnage « hors-normes » :

« — [...] C'est ça le plus dur. Même quand personne ne rigole, je sens chacun se retenir » (p. 41).

D'ailleurs, l'horreur de la dérision à laquelle il est exposé est telle qu'il n'hésite pas à se dévêtir de son prénom de naissance : « Béni, c'est moi » (p. 35). En se débarrassant de cette identité onomastique qui l'arabise, il pense naïvement s'affranchir d'un embarras qui risque de sonner le glas de sa relation idyllique avec la belle France :

« — [...] j'aime surtout qu'on m'appelle Béni, parce que là, on voit pas que je suis arabe. Pas comme Ben Abdallah que je suis obligé de porter comme une djellaba toute la journée en classe » (p. 40).

Lorsqu'on l'entend dire :

« — C'était le seul moyen de s'intégrer en douceur » (p. 104)

Le statut liminaire du personnage principal dans l'œuvre begaguienne

on comprend ce à quoi il fait allusion. Et c'est ce que le changement de nom dénote avec précision. Car,

« au fond, qu'est-ce qu'un nom ? Presque rien, nous dit Alain Mabankou. Mais un nom dit tout et nous dévoile au monde. On le porte avec fierté lorsqu'on peut le rattacher à un passé glorieux. Il devient une humiliation lorsqu'il évoque l'«illégitimité» » (2007, p. 13-14).
« Le nom propre est lui aussi un signe, et non bien entendu, un simple indice qui désignerait sans signifier [...] comme signe, le nom propre s'offre à une exploitation, à un déchiffrement... » affirmait également R. Barthes (1972, p. 125).

Évidemment, face à cette réalité vivante qui jette à terre la naïve conception de « l'être-ensemble », la devise républicaine « Liberté, Égalité, Fraternité » s'écaïlle et cesse d'être vue comme l'emblème d'un pays qui se dit protecteur des droits de l'homme. Béni, l'affirme clairement :

« — Avant, petit cabri gentil, je voyais tout joli autour de moi. Maintenant un peu moins » (p. 40).

Le ton ironique qui s'y dégage amplifie d'ailleurs grandement l'affirmation.

Lui qui rêvait de se blottir dans les bras de la République, il ne croit guère à présent à la fécondation d'une telle union, puisque le traitement qu'il reçoit de la part de l'Autre le situe à grand renfort de préjugés en marge de la société française. Dans leur raisonnement, précise Béni, les Français pensent que les enfants issus de l'immigration n'ont pas les moyens d'ouvrir la lourde porte de leur « paradis privé ». C'est cette idée, pensons-nous, qui se trouve formulée dans la deuxième partie de l'intitulé du roman : la conjonction « ou » qui trône au milieu du titre met en opposition ceux qui sont bénis et ceux qui ne le sont pas.

« Ben Abdallah, alias Béni » (p. 35) ne l'est pas, en témoignent les deux scènes suivantes au travers desquelles on voit nettement les Français lui faire face. À croire que l'empêcher de franchir le seuil de leur « jardin de délices » est la mission que chacun d'entre eux s'est assignée. Le premier extrait que voici est assez long et pour faciliter sa lecture, nous l'avons coupé à plusieurs endroits :

*« — Après un voyage sans encombre, je suis parvenu à la hauteur du mont Blanc, chez Nick, j'ai vérifié le nom de famille sur la porte [...] je sonne une première fois et j'attends quelques instants en m'écartant de la porte.
Rien.
Je sonne encore, juste un peu plus fort, et une voix de femme réagit.
[...] Enfin, il sort sur le palier, s'approche à pas de loup à cause du mystère qui hante sa maison puis [...] Il est rentré enfiler ses chaussures, laissant derrière lui la porte entrebâillée [...] En attendant mon copain, je suis allé par curiosité regarder les noms de deux voisins de palier des Vidal [...] Je me retourne pour voir Nick et je tombe sur sa*

*maman qui avait glissé sa tête dans le couloir.
[...] je souris amicalement.
— Pourquoi vous riez ? demande-t-elle.
Je vais répondre mais elle me claque la porte au nez » (p. 67-68).*

Le second exemple est le suivant :

*« Parvenu plus près de la cabine, une affichette me saute aux yeux :
Tenue correcte exigée. Club privé. Réservé aux membres adhérents. [...]
Je n'ai rien de ce qu'il faut pour être normal [...].
— Vous avez votre carte de membre ?
— Non.
— Désolé.
— Non mais c'est pas grave. Je la prends maintenant.
— Désolé...
—... Combien elle coûte ?
— Désolé, j'ai dit.
— Pourquoi ?
— On ne peut plus accepter de cotisation. C'est complet » (p. 165-169).*

Ainsi, troublé de constater qu'en France c'est la politique de deux poids deux mesures qui y règne, il en vient à prendre une décision déterminante : *il n'est plus question de l'aimer en occupant auprès d'elle une place de valet : face aux Français qui se comportent de façon raciste, il compte bien leur faire entendre sa revendication égalitaire.* Pour corriger une enseignante étonnée de l'entendre maîtriser la langue de ses ancêtres, il module sa voix d'où surgit l'accent d'un être dégoûté de devoir à chaque fois expliquer qu'il est né là où il vit, et sur un ton ironique :

« — J'ai fait remarquer [...] que je n'étais pas immigré puisque je n'avais émigré de nulle part sinon de l'hôpital de la Croix-Rousse où je suis né » (p. 78).

Indigné d'être identifié à un sauvage par des Français qui le traitent de *bruyant* (p. 67), de *casseur* (p. 65), de *voyou* (p. 70), de *vaurien* (p. 72), il s'interroge sur ce qui justifie la discrimination :

« — Pourquoi ils sont venus vers moi directement, les motards ? je me suis demandé avec la rage d'avoir été choisi » (p. 87).

En réalité, dit Towa, *« ce qui est en jeu, c'est la hiérarchisation des civilisations et des sociétés, ni plus, ni moins »* (1975, p. 05).

Notons par ailleurs que les plaisanteries auxquelles se livre Béni et que nous entendons ici et là ne sauraient avoir d'autre rôle que celui de se donner un peu de confort mental. La pratique de l'ironie serait un exutoire à la rage qu'il porte en lui contre le regard discriminant des Français. Il est clair qu'on voit là un trait commun avec l'auteur dont on connaît l'humour. Azouz Begag s'exprime comme Béni quand il parle de celle qui l'idolâtre malgré tout. Lui aussi lui dirait sans hésiter :

« — *Écoute, France, je suis désolé mais je t'aime !* » (p. 151)

2. Français, mais aussi...

La liminalité, comme nous venons de le voir, désigne ce qui se trouve en situation de l'entre-deux. Béni, nous le disions, est un personnage liminaire parce qu'il a deux profils, l'un tourné vers son père :

« — *Abboué ne serait pas content du tout s'il apprenait le fond de mes pensées* » (p. 44),

L'autre vers sa bien-aimée. On comprendra qu'un être pareil est considéré comme hors-norme. Ni Algérien ni Français, son identité ambiguë suggère un mouvement de va-et-vient entre deux cultures opposées. Sauf que cette façon de voir les choses n'est pas partagée par les concernés, en l'occurrence, « *les enfants des postcolonies* ».

Pour Homi K. Bhabha en revanche, ce « *ni l'un ni l'autre* », ne correspond pas à une division, mais à une image dédoublée, à la situation d'être sur deux places à la fois – cité par Maria-Benedita Basto, *Le Fanon de Homi Bhabha*, 2008.

Homi K. Bhabha, note Marie-Christine Fourny (2014), définit la liminalité comme une position d'interstice qui aurait une valeur stratégique : son rapport particulier aux normes lui confère une capacité à subvertir la norme. La liminalité est, autrement dit, chargée d'une valeur positive puisqu'elle

« *est posée comme un mode de construction de soi, qui passe par l'hybridation, le métissage et le refus de formes imposées. Le "ni l'Un ni l'Autre" des travaux antérieurs, ajoute Marie-Christine Fourny (2014), devient l'"articulation d'éléments contradictoires"* ».

L'hybridité, pour résumer la pensée d'Homi Bhabha ([1994] 2007), consiste en un « *tiers espace* » qui permet la synthèse de deux univers culturels différents.

L'amour de Béni pour la France ne devrait donc pas nous tromper. À l'entendre parler, on pourrait penser qu'il est voué à obéir tel un esclave à tous les caprices de Marianne. Ce serait méconnaître ce qu'il porte en lui que de le croire. Il est vrai qu'il ne lit pas ce qui est consigné dans la langue des parents :

« — *C'était écrit en arabe, et il n'y avait pas de traduction en français pour les gens comme moi* » (p. 37).

Il est vrai aussi qu'être auprès de sa belle France est son désir le plus ardent, mais la culture française n'est pas ce qu'il y a en lui de plus essentiel. La formule du repentir dont il se sert ici :

« — *Qu'Allah me pardonne, mais quand j'aurai les moyens et quand je serai plus sûr de moi, je changerai de nom. Je prendrai André par exemple. Parce que franchement, faut avouer que ça sert strictement à rien de s'appeler Ben Abdallah quand on veut être comme tout le monde* » (p. 43-44)

est une preuve suffisante.

On comprend dès lors qu'il y a encore quelque chose de maghrébin, d'algérien en lui qui résiste à la francisation de son âme. Cet état de l'entre-deux cultures ressortit à sa condition de « *Français de la postcolonie* ». Béni, en termes plus précis, se sent en totale osmose avec sa double culture et sa « francoalgérianité » est confirmée dans cette phrase qui le montre dans une position d'équilibre entre la culture française et algérienne. À propos de France, sa camarade de classe, il nous confie la chose suivante :

« — *On se mariera, on aura des enfants et je ne les appellerai pas Jacques* » (p. 120).

Selon nous, toute son algérianité se trouve consignée ici, dans ce bout de phrase « — *je ne les appellerai pas Jacques* » laquelle sollicite une attention aigüe. En voici une autre dans laquelle il explique sans ambages que cette réalité orientale qu'il recèle aux confins de son être ne fait pas seulement partie de lui mais elle le définit :

« — *Et quand France va voir mon zizi coupé au bout, elle va peut-être avoir peur. Quand on aura un enfant je lui couperai aussi le bout pour être comme tous les musulmans. Ça je le dirai jamais à France* » (p. 164).

Derrière l'écume de sa passion française, nous découvrons en effet l'attachement de Béni à la culture des parents.

Ce propos que l'auteur prête à son narrateur est à cet égard assez éloquent :

« — *Mais c'est ma sœur. Je ne peux pas prendre ma sœur dans mes bras ! Je n'ai jamais fait ça de toute ma vie. Mon père non plus n'a jamais fait ça à ma mère. À la maison, quand quelqu'un pleure, on le regarde et c'est tout. On peut pleurer avec lui si on veut* » (p. 114).

Les termes employés sont clairs ; ils mettent en lumière l'imperméabilité du personnage à certains aspects de la vie française.

D'autres marques de son ancrage dans la culture algérienne s'invitent à la barre des témoins : *la superstition* et *la foi religieuse* évoquées plus haut nous les retrouvons ici dans des passages à résonance plutôt positives. Cela peut paraître paradoxal de la part de Béni qui semblait reprocher aux siens leur attachement à de pareilles croyances, mais cela ne doit point nous surprendre, car nous savons que l'être oriental est élevé dans une culture dominée par la foi en des forces supérieures. Qu'il y croie ou non, une chose est sûre : *il est imprégné de paroles reçues de ses parents, de sa famille, et de sa communauté.*

Comme nous pouvons le constater, dans cet exemple Béni se montre respectueux envers les croyances de son groupe d'appartenance :

Le statut liminaire du personnage principal dans l'œuvre begaguienne

« — *Je me suis tu. Mais je me suis mis à siffler un moment plus tard. Possédé par la haine, j'avais complètement oublié que siffler à la maison attirait les diables et tous les mauvais esprits des environs* » (p. 23).

Des aspects irrationnels auxquels il semble malgré lui s'identifier :

« *Le BEPC de Béni s'est fait une place de choix au milieu du crâne de la télé, juste adroite de la main de Fatma garantie contre les mauvais esprits* » (p. 36).

Si l'on s'en tient à l'exemple suivant, on peut même dire qu'il s'y laisse quelquefois entraîner :

« — *Ses cheveux rouges de henné [...]. Sur ses tempes et au beau milieu de son front, elle porte les marques bleues de deux remarquables tatouages que lui avait tracés un marabout du bled lorsque, très jeune, elle avait perdu la vue* » (p. 48).

Par une telle rhétorique, il semble valider sa croyance dans les bienfaits d'une pratique superstitieuse. Il y a ce ton assertif qui sous-entend que le miracle de la superstition l'aurait guérie.

L'irruption systématique d'un vocabulaire « religieux » lors de ses prises de parole ne nous étonne pas non plus. Son langage est un indice d'appartenance à un autre monde que l'Occident. Des termes tels que « *la baraka !* » (p. 14), les « *ouallah* » (p. 23) et les « *-Ourhas'Emma* » (p. 144) sont des expressions consubstantielles à cet univers de référence. Les locuteurs d'origine maghrébine en font souvent usage à des fins de communication. Elles ont davantage, dirions-nous, une valeur culturelle que spirituelle.

Lorsque Béni égrène cette série de formules à caractère religieux :

« — *Je me suis mis à penser à mon père, à ma mère, à toute ma famille et j'ai fait une prière pour la première fois de ma vie. J'ai dit tout en même temps : bism'illah, astarfighullah, Allah ou akbar, la illa illallah, Mohamed rasoul allah. J'ai vu la mort* » (p. 163),

il ne le fait peut-être pas dans un but spirituel, mais par simple imitation d'une attitude comportementale reçue en héritage par l'entourage familial. Ce qui paraît évident par ailleurs, c'est son rapport à cette éducation islamique.

Cette culture de base qui irrigue manifestement ses veines (p. 56) se remarque également dans l'usage du code switching (alternance codique) auquel il a souvent recours. Comme on peut le constater, les mots *Abboué* (p. 22, 43, ..., 76, ...) et *Emma* (p. 35, 36) qui correspondent respectivement à *papa* et *maman* sont prononcés en arabe dialectal. Ces premiers mots-phrases que les enfants apprennent à dire dans la langue maternelle des parents évoquent une appartenance à une identité antérieure à celle acquise en dehors de la famille.

Le recours spontané à l'arabe serait lié aussi à cette réalité qui existe en lui. Une chose est sûre : *l'apparition de ces bouts de langue maternelle dans ces océans bleus d'azur n'engendre aucun conflit linguistique*. Il faut noter en effet que l'entre-deux linguistique, considéré comme la résultante de la diglossie Français / arabe, constitue, dans le cas de Béni, un continuum harmonieux. Pour s'en convaincre, voici quelques exemples à titre de simples indications :

- « — Zide quoi ? » (p. 29) ;
- « — Nous avons mangé, quand même. Des batata maklia avec une omelette, et c'était bien bon » (p. 53) ;
- « — Lyon était recouvert d'un épais burnous de neige comme il n'y en avait jamais eu auparavant sur la ville » (p. 8).

Béni trouverait dans l'utilisation de cet instrument de communication « *intra-culturel* » la possibilité de pénétrer dans la pureté de sa « *naturalité* ». En clair, disons que c'est essentiellement dans cette zone de cohésion de ses « *Moi* » algérien et français qu'il se sent fidèle à lui-même.

Conclusion

Dans cette étude, rappelons-nous, nous nous sommes fixé pour tâche essentielle de comprendre le statut liminaire du personnage dans *Béni ou le paradis privé* d'Azouz Begag. Avec ce roman, comme déjà indiqué, l'auteur franco-algérien met en pièce les jugements de ceux qui n'acceptent pas l'altérité d'autrui.

En mettant en scène Béni lequel concentre en lui les traits de l'homme qui se situe dans l'entre-deux cultures, Azouz Begag montre que la question de la double identité ne se pose pas en termes de proportion : le clivage imposé par l'Autre et qui exige que l'on soit d'un côté ou de l'autre est du point de vue de l'auteur insupportable. Sans doute parce qu'il sait de quoi il parle, Azouz Begag plaide pour une vision positive du sujet en situation d'interculturalité et insiste sur la richesse de l'éducation reçue.

Se serait donc une erreur de croire que l'être biculturel n'est ni lui-même ni tout à fait l'autre étant donné que son unité est fermement articulée à ses deux moitiés. Béni nous l'a expliqué, il suffit de l'écouter.

Références bibliographiques

1. BARTHES, Roland (1972), *Nouveaux essais critiques*, Seuil, Paris.
2. BASTO, Maria-Benedita, (2008), « Le Fanon de Homi Bhabha : ambivalence de l'identité et dialectique dans une pensée postcoloniale », *Tumultes*, 2/n°31, pp. 47-66. <https://www.cairn.info/revue-tumultes-2008-2-page-47.htm>
3. BHABHA, Homi K., (2007), *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* [1994], trad. de l'anglais par François Bouillot, Paris, Payot.
4. BEGAG, Azouz (2003), *L'intégration, Le cavalier bleu*, Paris. www.books.google.dz
5. FOURNY, Marie-Christine, (2013), « La frontière comme espace liminal », *Journal of Alpine Research I Revue de géographie alpine*, n° 101-2, consulté le 25 octobre 2014, <http://rga.revues.org/2115>

Le statut liminaire du personnage principal dans l'œuvre begaguienne

6. MABANKOU, Alain (2007), *Lettre à Jimmy*, Fayard, Paris.
7. SCARPA, Marie, (2009), « Le personnage liminaire », *Romantisme*, n°145, pp. 25-35.
8. VAN GENNEP, Arnold, ([1981] 1909), *Les rites de passage*, Paris : Picard.

Pour citer cet article

Zoulikha NASRI, « Le statut liminaire du personnage principal dans l'œuvre begaguienne : *Béni ou le paradis privé* », *Paradigmes*, vol. IV, n° 02, 2021, p. 163-174.